

L'homme du ressentiment

Parfois, un apologue résume un débat. Je ris donc celui-ci, qui, dit-on, faisait beaucoup rire Renan : à Rome, un dévot visite les ruines du Colisée en méditant sur le supplice des premiers chrétiens, qui, en ces lieux, furent jetés aux fauves. Il y rencontre un chat, squelettique, pitoyable : « *Arrière, lion !* », lui crie notre dévot toujours requis par ses songes. Le chat s'esquive alors et murmure avec mépris : « *Passé donc, martyr...* » En décryptant les mécanismes intimes de « la Nouvelle Censure » (1), c'est manifestement à ce haut degré de la martyrologie que Jean-François Revel semble désormais aspirer.

Qu'on en juge : voilà un éditorialiste énergique, célèbre, talentueux, disposant d'une tribune qui lui permet, chaque semaine, d'être lu par des centaines de milliers de Français, dont les livres sont des *best-sellers* mondiaux, qui possède le rare privilège de pouvoir s'autopublier dans une des collections qu'il dirige chez un grand éditeur et qui, ivre d'amertume et de dépit, vient nous confier que, décidément, les médias l'ont relégué au « mitard », que ses prophéties sont étouffées sous une chape de plomb — voire par un rideau de fer — et qu'une pharmacopée insidieuse a anesthésié le débat décisif auquel il convoquait l'Occident. Bref, Revel, publiciste bâilloné, en serait réduit au *samizdat*. D'où ce nouveau pamphlet, tremblant, haineux, propulsé à grand fracas et qui, à première vue, frise l'indécence. Alors lisons ce livre avec plus de sérieux que son auteur n'en a mis à l'écrire.

En 1976, Revel publiait un essai (2) dans lequel il analysait — entre autres — la logique de ce qu'il est maintenant convenu d'appeler le « stalinisme élargi ». Celui-ci, maléfique comme un philtre, avait la propriété d'investir secrètement le libre-arbitre de la gauche non communiste, afin de lui inoculer des préjugés et des réflexes de nature à faire le jeu des appareils totalitaires tapis dans l'ombre et toujours prompts à compter les coups avant d'empocher la mise. De fait, cet essai (malgré son énorme succès de librairie) ne provoqua pas d'empoignades publiques. Les « revelliens » applaudirent, les autres bâillèrent. Paradoxalement, Revel fut galvanisé par le faible éclat de ce pétard mouillé : on refusait de le discuter ? Donc il tapait juste. La gauche non communiste ne se blottissait pas sous son étendard ? Donc il la gênait. En d'autres termes, le destin qui fut fait à « la Tentation totalitaire » prouvait que les sombres diagnostics contenus dans ce livre étaient plus que jamais à l'ordre du jour.

Aujourd'hui, Revel, écorché, incompris, revient à la charge, rassemble les articles qui, dans la presse, avaient accueilli son essai ; il en systématisé la perfidie, cimente le tout

(1) « La Nouvelle Censure. Un exemple de mise en place de la mentalité totalitaire », Robert Laffont.

(2) « La Tentation totalitaire », Robert Laffont.

avec son indignation et, arrimé à ce *patch-work* de citations, il nous montre comment on s'y prend, dans la France contemporaine, pour museler un bretteur de sa trempe.

Négligeons ici l'aspect narcissique de l'entreprise. Revel prétend en être conscient, et passe outre — sans mesurer toutefois le risque qu'il y a à écrire « la Critique de l'École des femmes » lorsqu'on n'est pas Molière. Mais, sur le fond, comment faire comprendre à Revel que, par-delà le ressentiment qui l'anime, son réquisitoire est souvent grotesque ? Car, enfin, « la Tentation totalitaire », ce n'était tout de même pas « la Phénoménologie de l'esprit ». Malgré ses vertus pédagogiques, ce livre fut d'emblée, et cruellement, hypothéqué par les défauts de ses qualités : c'était utile, plein de bon sens mais, somme toute, banal. Certes, sa dénonciation du totalitarisme et de ses variantes

On peut comprendre l'amertume de Jean-François Revel. Ancien « ministre » dans le « contre-gouvernement » formé par François Mitterrand, en 1966, il a vainement espéré de celui-ci une réaction à son pamphlet, « la Tentation totalitaire ». Ex-collaborateur de « France-Observateur », il attendait un dialogue avec ses anciens compagnons de gauche : c'est avec Raymond Aron qu'ils ont préféré débattre. Oui : de quoi être amer. Mais comment ce pamphlétaire a-t-il pu laisser l'amertume se transformer en hargne, puis en haine ?...

officieuses était bienvenue mais il fallait une belle virginité pour y entendre autre chose que des pensées anciens sur des vers nouveaux. Après tout, Koestler, Camus, Merleau-Ponty, Hannah Arendt — et surtout Raymond Aron — avaient déjà déblayé le terrain et il n'était pas infamant d'être leur second. Dès lors, pourquoi exiger des égards princiers et s'affubler d'un rictus de contentement en jouant les pionniers de la pensée ? Il faut mépriser beaucoup de monde pour réclamer des dividendes chaque fois que quelqu'un, quelque part, écrit que le stalinisme fut, est, une abomination.

Cela dit, nul n'ignore que pour l'esprit d'orthodoxie, la frontière est mince entre la foi et la mauvaise foi. On peut donc regretter, comme lui, que certains clercs de gauche aient cru devoir hurler au sacrilège devant sa prose, comme s'il s'était agi de commenter un texte du marquis de Sade dans un pensionnat de jeunes filles. Mais Revel

croit-il vraiment que « le Nouvel Observateur » ait alors voulu imposer un *black-out* sur les idées qu'il défend ? On ne se soucie guère ici de sa bénédiction ou de son imprimatur, mais rappelons qu'ici-même il s'écrit souvent des choses que Revel a feint de découvrir dans sa « Tentation totalitaire ». A la limite, c'est plutôt « le Nouvel Observateur » qui, s'il n'avait pas en horreur ces querelles de préséance, serait en droit de reprocher à Revel de l'avoir ignoré, négligé. La simple chronologie des textes, des prises de position ou des éditoriaux le prouve. J'ai même le souvenir d'un courageux article de Pierre Nora (3) qui, dans ces colonnes, avait finalement repéré et dénoncé cette « nouvelle censure » sur laquelle Revel, en combattant de la dernière heure, vient de planter son fanion. Enfin, lorsque, au cours d'un mémorable « Apostrophes », René Andrieu, sans rire, avait traité Revel de « stalinien », lequel d'entre nous n'avait pas blêmi, de stupeur, de nausée ? D'ailleurs, Clavel n'avait pas tardé à le faire savoir, et de belle façon.

Dans ces conditions, il serait peut-être temps que Revel renonce à son monopole de résistant antitotalitaire. Ce n'est pas en brandissant le spectre de la « finlandisation culturelle » et en vouant à la « capitulation idéologique » ceux qui, quotidiennement, se font injurier dans les colonnes de « l'Humanité » qu'il éveillera chez eux cette confiance et cette complicité dont il déplore l'absence. Faut-il ajouter, enfin, que, par les temps qui courent, la social-démocratie n'est pas précisément « capitularde ». Et que, de ce fait, une des pierres d'angle de la démonstration de Revel s'écroule. Pour les prochaines éditions, il faudra y veiller.

Finalement, la rumination sied mal à notre auteur. Et ce n'est pas en généralisant une déception personnelle — même si, pour un écrivain, l'univers est réductible aux livres qu'il écrit — qu'il nous donnera l'archéologie des pensées totalitaires. Son érudition aurait pu être plus utilement mobilisée pour expliquer ce qu'il y a encore de tentant dans la « tentation », pour expliquer pourquoi le totalitarisme recrute encore et en grand nombre, et comment il s'y prend pour stimuler à ce point le désir de servitude, pour inoculer des *habitus* d'esclaves, etc. Quant au reste — qui concerne la réalité du mal —, nous sommes au courant, merci. Il est donc navrant de savoir que Revel a choisi de s'exiler dans cette logomachie acariâtre qui est déjà comme l'aveu d'un renoncement à l'intelligence. Dans le temps, ses pamphlets ne devaient pas leur efficacité à la panoplie des procédés indignes. Pugnace, crispé, pathétique, Revel vient de frapper un grand coup pour rien.

JEAN-PAUL ENTHOVEN

(3) « Le Nouvel Observateur » n° 596, du 12 avril 1976.